

I REYNALDO HAHN

L'incrédule (Paul Verlaine)

Tu crois au marc de café,
Aux présages, aux grands jeux :
Moi je ne crois qu'en tes grands yeux.

Tu crois aux contes de fées,
Aux jours néfastes, aux songes,
Moi je ne crois qu'en tes mensonges.

Tu crois en un vague Dieu,
En quelque saint spécial,
En tel Ave contre tel mal.

Je ne crois qu'aux heures bleues
Et rose que tu m'épanches
Dans la volupté des nuits blanches !

Et si profonde est ma foi
Envers tout ce que je crois
Que je ne vis plus que pour toi

Néère (Leconte de Lisle)

Il me faut retourner aux anciennes amours :
L'Immortel qui naquit de la Vierge Thébaine,
Et les jeunes Désirs et leur Mère inhumaine
Me commandent d'aimer toujours.

Blanche comme un beau marbre, avec ses roses joues,
Je brûle pour Néère aux yeux pleins de langueur ;
Vénus se précipite et consume mon cœur :
Tu ris, ô Néère, et te joues !

Pour apaiser les Dieux et pour finir mes maux,
D'un vin mûri deux ans versez vos coupes pleines;
Et sur l'autel rougi du sang pur des agneaux
Posez l'encens et les verveine

Trois jours de vendanges (Alphonse Daudet)

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,
La jupe troussée et le pied mignon,
Point de guimpe jaune et point de chignon,
L'air d'une bacchante et les yeux d'un ange.
Suspendue au bras d'un doux compagnon,
Je l'ai rencontrée aux champs d'Avignon,
Un jour de vendange.

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,
La plaine était morne et le ciel brûlant.
Elle marchait seule et d'un pas tremblant,
Son regard brillait d'une flamme étrange
Je frissonne encore en me rappelant
Comme je te vis, cher fantôme blanc,
Un jour de vendange.

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,
Et j'en rêve encore presque tous les jours:
Le cercueil était couvert en velours,
Le drap noir portait une double frange.
Les soeurs d'Avignon pleuraient tout autour.
La vigne avait trop de raisin
L'Amour avait fait la vendange

D'une prison (Paul Verlaine)

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

Paysage (A. Theuriet)

À deux pas de la mer qu'on entend bourdonner,
Je sais un coin perdu de la terre bretonne
Où j'aurais tant aimé, pendant les jours d'automne,
Chère, à vous emmener !

Des chênes faisant cercle autour d'une fontaine,
Quelques hêtres épars, un vieux moulin désert,
Une source dont l'eau [vive] a le reflet vert
De vos yeux de sirène ;

Du silence, un air pur qu'on boit à pleins poumons,
Un horizon fermé par un champ de bruyère,
C'est tout ; -- la vie aurait tenu là tout entière
Pour nous qui nous aimons.

La mésange, au matin, sous la feuille jaunie,
[Aurait chanté] pour nous, et la mer nuit et jour
[Aurait accompagné] nos caresses d'amour
De sa basse infinie.

Sur ce sol où toujours la légende aux fleurs d'or
Pousse un nouveau bouton qui jamais ne se fane ;
Au bord de ces forêts où près de Viviane
Merlin enchanté dort ;

Le men-hir, l'alouette ouvrant ses jeunes ailes,
Le pâtre qui chemine en chantant un vieux lai
Du temps du roi Grâlon, tout nous aurait parlé
Des choses éternelles.

« Aimez ! » eût dit l'eau vive avec ce bruit si doux
Qu'elle fait en tombant au creux de la fontaine ;
« Aimez ! que votre amour soit fort comme le chêne
Et vert comme le houx ! »

Les étoiles, témoins des soupirs de Genièvre,
Nous auraient dit : « Aimez ! » et l'écho de l'étang
Qui compta les baisers d'Iseult et de Tristan :
« Aimez à pleine lèvre ! »

Là, nous aurions vécu, le cœur tout près du cœur,
Oublieux, oubliés, et notre amour, mignonne,
Eût grandi dans ce coin de la terre bretonne,
La terre où rien ne meurt.

II GABRIEL FAURÉ

Tristesse d'Olympio (Victor Hugo)

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes.
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu,
L'air était plein d'encens et les prés de verdure
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu !

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour, vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le coeur triste comme une tombe,
Alors il s'écria:

O douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon coeur!

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos coeurs sont liés !

Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

Nell (Leconte de Lisle)

[Ta] rose de pourpre à ton clair soleil,
Ô Juin, étincelle enivrée,
Penche aussi vers moi ta coupe dorée :
Mon cœur à ta rose est pareil.

Sous le mol abri de la feuille ombreuse
Monte un soupir de volupté :
Plus d'un ramier chante au bois écarté.

Ô mon cœur, sa plainte amoureuse.

Que ta perle est douce au ciel [parfumé].

Étoile de la nuit pensive !

Mais combien plus douce est la clarté vive

Qui rayonne en mon cœur, en mon cœur charmé !

La chantante mer. Le long du rivage,

Taira son murmure éternel,

Avant qu'en mon cœur, chère amour.

Ô Nell, ne fleurisse plus ton image !

Le secret (Armand Silvestre)

Je veux que le matin l'ignore

Le nom que j'ai dit à la nuit,

Et qu'au vent de l'aube, sans bruit,

Comme une larme il s'évapore.

Je veux que le jour le proclame

L'amour qu'au matin j'ai caché,

Et sur mon cœur ouvert penché

Comme un grain d'encens il l'enflamme.

Je veux que le couchant l'oublie

Le secret que j'ai dit au jour,

Et l'emporte avec mon amour,

Aux plis de sa robe pâlie !

Les roses d'Ispahan (Leconte de Lisle)

Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse,

Les jasmins de Mossoul, les fleurs de l'oranger,

Ont un parfum moins frais, ont une odeur moins douce,

Ô blanche Léïlah! que ton souffle léger.

Ta lèvre est de corail et ton rire léger

Sonne mieux que l'eau vive et d'une voix plus douce.
Mieux que le vent joyeux qui berce l'oranger,
Mieux que l'oiseau qui chante au bord d'un nid de mousse.

Mais le subtile odeur des roses dans leur mousse,
La brise qui se joue autour de l'oranger
Et l'eau vive qui flue avec sa plainte douce
Ont un charme plus sûr que ton amour léger !

Ô Leïlah! depuis que de leur vol léger
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger,
Ni de céleste arôme aux roses dans leur mousse.

L'oiseau, sur le duvet humide et sur la mousse,
Ne chante plus parmi la rose et l'oranger;
L'eau vive des jardins n'a plus de chanson douce,
L'aube ne dore plus le ciel pur et léger.

Oh! que ton jeune amour, ce papillon léger,
Revienne vers mon coeur d'une aile prompte et douce.
Et qu'il parfume encor [les fleurs] de l'oranger,
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse.

Prison (Paul Verlaine)

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille.

Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait,
De ta jeunesse ?

Soir (Albert Victor Samain)

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
Et que, pâle au balcon, de ton calme visage
Le signe essentiel hors du temps se dégage,
Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes.
La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint,
Déserte, se recule en un vague lointain
Et prend cette douceur des anciennes estampes.

Graves, nous nous taisons. Un mot tombe parfois,
Fragile pont où l'âme à l'âme communique.
Le ciel se décolore ; et c'est un charme unique
Cette fuite du temps, il semble, entre nos doigts.

Je resterais ainsi des heures, des années,
Sans épuiser jamais la douceur de sentir
Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir,
Comme morte parmi les lumières fanées.

C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
La halte au bord du puits, le repos dans les roses ;
Et par de longs fils d'or nos coeurs liés aux choses
Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.

Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir, comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,

Console notre coeur, seul, le soir, sur les routes.

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues;
Vois! le dernier rayon agonise à tes bagues,
Ma soeur, [entends-tu] pas quelque chose mourir?

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure,
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs,
Et que mon âme où vit le goût secret des pleurs.
Soit comme un lys fidèle et pâle à ta ceinture!

C'est la pitié qui pose ainsi son doigt sur nous,
Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
Il semble, qu'à mon [coeur] enivré, le racontent
Tes yeux levés au ciel, si tristes et si doux.

III FRANCIS POULENC

Priez pour paix (Charles d'Orléans)

Priez pour paix Douce Vierge Marie
Reyne des cieulx et du monde maîtresse
Faictes prier par vostre courtoisie
Saints et Saintes et prenez vostre adresse
Vers vostre Fils Requerant sa haultesse
Qu'il Lui plaise son peuple regarder
Que de son sang a voulu racheter
En déboutant guerre qui tout desvoye
De prières ne vous vueillez lasser
Priez pour paix, priez pour paix
Le vray trésor de joye.

Bleuet (Guillaume Apollinaire)

Jeune homme de vingt ans qui as vu des choses si affreuses
Que penses-tu des hommes de ton enfance
Tu connais la bravoure et la ruse,
Tu as vu la mort en face plus de cent fois
tu ne sais pas ce que c'est que la vie
Transmets ton intrépidité à ceux qui viendront après toi
Jeune homme tu es joyeux, ta mémoire est ensanglantée
Ton âme est rouge aussi de joie
Tu as absorbé la vie de ceux qui sont morts près de toi
Tu as de la décision
Il est dix-sept heures et tu saurais mourir
Sinon mieux que tes aînés
Du moins plus pieusement
Car tu connais mieux la mort que la vie
Ô douceur d'autrefois, lenteur immémoriale

Hôtel (Guillaume Apollinaire)

Ma chambre a la forme d'une cage,
Le soleil passe son bras par la fenêtre.
Mais moi qui veux fumer pour faire des mirages
J'allume au feu du jour ma cigarette.
Je ne veux pas travailler - je veux fumer.

Sanglots (Guillaume Apollinaire)

Notre amour est réglé par les calmes étoiles
Or nous savons qu'en nous beaucoup d'hommes respirent
Qui vinrent de très loin et sont un sous nos fronts
C'est la chanson des rêveurs
Qui s'étaient arraché le coeur
Et le portaient dans la main droite ...
Souviens-t'en cher orgueil de tous ces souvenirs
Des marins qui chantaient comme des conquérants.
Des gouffres de Thulé, des tendres cieux d'Ophir

Des malades maudits, de ceux qui fuient leur ombre
Et du retour joyeux des heureux émigrants.
De ce coeur il coulait du sang
Et le rêveur allait pensant
À sa blessure délicate...
Tu ne briseras pas la chaîne de ces causes...
... Et douloureuse et nous disait :
... Qui sont les effets d'autres causes
Mon pauvre coeur, mon coeur brisé
Pareil au coeur de tous les hommes...
Voici nos mains que la vie fit esclaves
... Est mort d'amour ou c'est tout comme
Est mort d'amour et le voici.
Ainsi vont toutes choses
Arrachez donc le vôtre aussi !
Et rien ne sera libre jusqu'à la fin des temps
Laissons tout aux morts
Et cachons nos sanglots

« C » (Louis Aragon)

J'ai traversé
Les Ponts-de-Cé
C'est là que tout a commencé
Une chanson
des temps passés
Parle d'un chevalier blessé,
D'une rose
sur la chaussée
Et d'un corsage délacé,
Du château
d'un duc insensé
Et des cygnes dans les fossés,
De la prairie
où vient danser
Une éternelle fiancée,
Et, j'ai
bu comme un lait glacé
Le long lai des gloires faussées.
La Loire

emporte mes pensées
Avec les voitures versées,
Et les armes
désamorçées,
Et les larmes mal effacées,
Oh ! ma
France ! ô ma délaissée !
J'ai traversé Les Ponts-de-Cé.

Fêtes galantes (Louis Aragon)

On voit des marquis sur des bicyclettes
On voit des marlous en cheval-jupon
On voit des morveux avec des voilettes
On voit les pompiers brûler les pompons
On voit des mots jetés à la voirie
On voit des mots élevés au pavois
On voit les pieds des enfants de Marie
On voit le dos des diseuses à voix
On voit des voitures à gazogène
On voit aussi des voutures à bras
On voit des lascars que les longs nez gênent
On voit des coïons de dix-huit carats
On voit ici ce que l'on voit ailleurs
On voit des demoiselles dévoyées
On voit des voyous On voit des voyeurs
On voit sous les ponts passer des noyés
On voit chômer les marchands de chaussures
On voit mourir d'ennui les mireurs d'œufs
On voit périliter les valeurs sûres
Et fuir la vie à la six-quatre-deux